

Romain Gary

ANTIFASCISME, HUMANISME ET ÉCOLOGIE

Présenté par
Igor Krtolica



puf

Antifascisme,
humanisme et écologie

Dans la même collection

Garrett Hardin, *La Tragédie des communs*, suivi de *Extensions de « La tragédie des communs »*, trad. L. Bury, éd. présentée et commentée par Dominique Bourg, 2018

Lynn T. White Jr., *Les Racines historiques de notre crise écologique*, trad. J. Grinevald, éd. présentée et commentée par Dominique Bourg, 2019

André Gorz, *Éloge du suffisant*, éd. présentée et commentée par Christophe Gilliand, 2019

Richard Sylvan Routley, *Aux origines de l'éthique environnementale*, trad. H.-St. Afeissa, éd. présentée et commentée par Gérard Hess, 2019

Val Plumwood, *Réanimer la nature*, trad. L. Bury, éd. présentée et commentée par Diane Linder, 2020

John Muir, *Préserver les solitudes. Parcs et forêts de l'Ouest sauvage*, trad. M. Paquot, éd. présentée et commentée par Thierry Paquot, 2020

Suite en fin d'ouvrage

Romain Gary

Antifascisme,
humanisme et écologie

*Texte présenté et commenté
par Igor Krtolica*



*La collection des « Classiques de l'écologie » est placée
sous la direction scientifique de Dominique Bourg.*

Publication originale :
Romain Gary, *Les Racines du ciel*, Paris,
Gallimard, 1956, chap. xxviii.

Reproduit avec l'aimable autorisation des Éditions Gallimard.
© Éditions Gallimard

ISBN : 978-2-13-087939-8
Dépôt légal – 1^{re} édition : 2025, mars
© Presses universitaires de France/Humensis, 2025
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Le premier roman écologique ?

par Igor Krtolica

Les Racines du ciel, le roman de Romain Gary prix Goncourt 1956, a-t-il sa place parmi les classiques de l'écologie ? On pourrait en douter vu le peu de cas qui en est fait dans les histoires, anthologies et dictionnaires consacrés à l'écologie, comme dans les réflexions écologiques contemporaines. Ce roman y brille le plus souvent par son absence. Pourtant, dans la préface à l'édition de 1980, Romain Gary en rappelait le caractère avant-gardiste : « On a bien voulu écrire, depuis la parution de ce livre il y a vingt-quatre ans, qu'il était le premier roman "écologique", le premier appel au secours de notre biosphère menacée. Je ne mesurais pas moi-même, à l'époque, l'étendue des destructions qui se perpétuaient ni toute l'ampleur

du péril¹. » Que *Les Racines du ciel* soit le « premier roman écologique » explique peut-être pourquoi ce texte peine encore à trouver une place dans l'histoire de la pensée écologique. Car cette formule apparemment si simple concentre en réalité plusieurs problèmes – autant de problèmes qu'il y a de mots : premier, roman, écologique.

Premier roman écologique, ce livre aurait peut-être été trop en avance sur son temps. Gary s'en fera l'écho dans sa préface. « En 1956, je me trouvais à la table d'un grand journaliste, Pierre Lazareff. Quelqu'un avait prononcé le mot "écologie". Sur vingt personnalités présentes, quatre seulement en connaissaient le sens... On mesurera, en 1980, le chemin parcouru². » Quand bien même ce livre reçut le prix Goncourt 1956, fut rapidement traduit en anglais et même adapté au cinéma par Hollywood (dans un film que Gary traitera de navet), l'opinion publique mondiale n'était pas encore prête, trop bercée par l'illusion de la croissance économique et l'idéal du progrès technique des Trente Glorieuses, trop préoccupée aussi par

1. R. Gary, *Les Racines du ciel* [1956], Paris, Gallimard, 1980, « Préface à la nouvelle édition », p. 11.

2. *Id.*

la Guerre froide, le tiers-mondisme et les guerres de décolonisation. D'ailleurs le roman, situé en Afrique équatoriale française en 1953, à la veille de la Conférence internationale sur la protection de la faune et de la flore prévue à Bukavu, raconte le combat dérisoire que mène un Français, Morel, pour alerter l'opinion publique mondiale sur le sort des éléphants d'Afrique. La question écologique n'était pas encore à l'ordre du jour.

Cependant, l'argument ne porte qu'à moitié. On rappellera en effet que, si une prise de conscience écologique a bien eu lieu au début des années 1970, elle n'a fait en réalité que reprendre et prolonger des mouvements sociaux qui ont accompagné toute l'histoire occidentale moderne, sinon depuis la colonisation du monde et la révolution scientifique aux XVI^e et XVII^e siècles, du moins depuis le développement du capitalisme industriel au XIX^e. Sans cesse minorisée, étouffée au nom de l'inéluctable marche en avant du progrès, cette conscience écologique n'en était pas moins réelle¹. Or, dans le roman, Morel ne cesse justement de montrer que l'écologie

1. Cf. F. Jarrige, T. Le Roux, *La Contamination du monde. Une histoire des pollutions à l'âge industriel*, Paris, Seuil, 2017.

est une réaction, saine et nécessaire, à cette obsession mortifère du progrès, ainsi qu'aux impasses idéologiques et politiques de l'époque. Avant-gardiste, *Les Racines du ciel* n'en est pas moins un roman en prise directe sur son temps, et déjà gros de l'avenir.

Que ce livre n'ait pas trouvé sa place dans l'histoire de l'écologie s'expliquerait-il alors par son caractère littéraire ? Premier *roman* écologique, il est vrai qu'il n'appartient pas aux genres qui ont structuré la pensée écologique. Les textes pionniers de la conscience écologique relèvent en effet de genres variés, mais pas du genre romanesque. Pour nous en tenir à l'après-guerre, ce sont par exemple des textes scientifiques, comme *Printemps silencieux* de Rachel Carson en 1962, où la biologiste américaine met en garde contre les dangers des pesticides promus par l'industrie agrochimique. Ce sont des textes économiques et politiques, comme le rapport sur *Les Limites à la croissance* remis au Club de Rome en 1972, où Donella et Dennis Meadows analysent le caractère insoutenable du modèle de développement actuel et le risque d'effondrement systémique qui en découle. Ce sont des textes philosophiques, comme l'article de 1973 sur « l'écologie profonde » du philosophe norvégien Arne Næss,

qui réclame de dépasser la lutte contre les effets de la crise écologique, notamment contre la pollution et l'épuisement des ressources, vers une critique de ses causes profondes, à savoir l'anthropocentrisme occidental. Un roman, cantonné à l'espace imaginaire de la fiction, pouvait-il contribuer à la pensée écologique au même titre que ces analyses théoriques ?

Pourtant, ici aussi, l'objection est discutable. Car comme le démontrent les travaux contemporains d'écopoétique, le genre littéraire a joué depuis plus de deux siècles un rôle non négligeable dans la formation d'une sensibilité environnementale¹. Qu'on songe par exemple, à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, à la poésie romantique européenne qui exalte le sentiment de la nature ; qu'on pense également au genre américain du *nature writing* qui naît en 1854 aux États-Unis avec *Walden ou La vie dans les bois* d'Henry David Thoreau, et qui se

1. Sur l'écopoétique, voir « Littérature & écologie : vers une écopoétique », *Écologie & Politique*, 2008, 2, 36. Sur la sensibilité environnementale dans la littérature française contemporaine, voir par exemple : R. Barontini et P. Schoentjes, « Quand l'écologie s'impose en littérature », *Études*, 2022, 2, p. 95-104 ; S. Buekens, « L'écopoétique : une nouvelle approche de la littérature française », *Elfe XX-XXI*, 8.

prolonge un siècle plus tard dans l'*Almanach d'un comté des sables* d'Aldo Leopold ; qu'on songe enfin à la nouvelle de Jean Giono, *L'Homme qui plantait des arbres*, parue en 1953 et souvent considérée comme un texte précurseur de l'écologisme moderne¹. Aujourd'hui encore, des courants aussi divers que l'écoféminisme et la collapsologie soulignent le rôle décisif que doivent jouer les récits de fiction pour se protéger des prévisions et prophéties catastrophistes décourageantes, suivant l'idée qu'il n'est pas possible d'infléchir le cours de l'Histoire sans inventer d'autres histoires². D'ailleurs, dans *Les Racines du ciel*, la frontière censée séparer la fiction du réel ne cesse d'être brouillée, et la grande Histoire de faire incursion dans la petite. Pour avoir occupé plusieurs postes diplomatiques à l'étranger et à l'ONU, Gary était

1. Voir respectivement : M. Collot, « Romantisme et écopoétique », *Relief*, 16, 1, 2022, p. 9-19 ; L. Buell, *The Environmental Imagination. Thoreau, Nature Writing, and the Formation of American Culture*, Cambridge, Harvard University Press, 1995 ; W. Wagner, « L'écologisme gionien au miroir de la critique », in M. Bertrand, A. Not et A. Jauer (dir.), *Patrimoines gioniens*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2018, p. 173-182.

2. Voir par exemple Starhawk, *Rêver l'obscur*, Paris, Cambourakis, 2015, p. 129 ; P. Servigne, R. Stevens, *Comment tout peut s'effondrer*, Paris, Seuil, 2015, p. 216.

un fin connaisseur des enjeux géopolitiques de son temps. Loin d'être un simple décor, l'actualité mondiale joue un rôle dramatique essentiel dans son roman. Ainsi, c'est toute la chronologie de ce dernier qui est organisée autour de la conférence internationale de Bukavu (dans sa première édition, différents extraits des actes de la conférence étaient d'ailleurs cités en ouverture du roman). De même, certains personnages romanesques y sont les doubles de personnages réels : Waïtari et Kenyatta, le père Tassin et Pierre Teilhard de Chardin, Peer Qvist et Fridtjof Nansen, Schölscher et Charles de Foucauld, et peut-être même Morel et Raphaël Matta. Enfin, tout le récit résonne des événements de l'Histoire contemporaine : la Seconde Guerre mondiale, avec l'expérience traumatique des camps de concentration ; la Guerre froide, avec la guerre de Corée et la peur d'un conflit atomique ; les luttes de décolonisation, avec la révolte des Mau-Mau au Kenya, la guerre d'Indochine et la révolte des fellaghas algériens, etc.

Mais justement, compte tenu de l'importance qu'elle prend dans le roman, la géopolitique ne masque-t-elle pas la cause écologique, jusqu'à parfois l'effacer ? *Les Racines du ciel*, premier roman

écologique ? Rien n'est moins sûr. En 1956, Gary ne semblait pas plus connaître le mot « écologie » que la majorité des convives de Pierre Lazareff. Il n'apparaît pas une seule fois dans la première édition des *Racines du ciel*, Gary ne l'ayant ajouté ici et là que dans la réédition de 1980¹. Il n'y a pas là qu'une affaire de mot, sans quoi il suffirait de rappeler que, à défaut d'écologie, l'expression « protection de la nature » est partout présente dès la première version du roman. Le problème est surtout que la protection des éléphants semble y fonctionner comme un symbole de la défense de l'humanisme. Gary ouvrait lui-même la porte à une telle interprétation dans l'avant-propos de la première édition de 1956 : « Je crois à la liberté individuelle, à la tolérance et aux droits de l'homme. Il se peut qu'il s'agisse là aussi d'éléphants démodés et anachroniques, survivants encombrants d'une époque géologique révolue : celle de l'humanisme. Je ne le pense pas². » Il avait d'ailleurs enfoncé le

1. Sur ces ajouts, voir la notice sur *Les Racines du ciel* de Denis Labouret, in R. Gary, *Romans et récits, I*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2019, p. 1292-1293.

2. R. Gary, *Les Racines du ciel*, Paris, Gallimard, 1956, coll. « Blanche », « Avant-propos », p. 8.

clou en 1980, au moment de la seconde édition du roman : « *Les Racines du ciel* allait au-delà de la défense de l'environnement. Les éléphants étaient aussi pour moi les droits de l'homme : maladroits, gênants, encombrants, dont on ne savait trop que faire [...]. J'en ai fait indirectement une valeur symbolique et allégorique des droits de l'homme¹. »

Toutefois, là encore, on aurait tort de s'en tenir à l'alternative entre écologisme et humanisme, entre cause de la nature et cause humaine, puisque le roman ne cesse précisément d'interroger le sens de cette relation. Contre quoi Morel veut-il en effet protester lorsqu'il prétend protéger les éléphants ? De quoi s'agit-il « au fond » dans cette affaire ? Telle est la question qui agite l'ensemble des personnages et à laquelle chacun apporte une interprétation différente. Cette pluralité d'interprétations constitue un ressort dramatique essentiel du roman. Les éléphants y apparaissent dès lors comme une surface de projection, un « test de Rorschach² » où chaque personnage projette sa propre compréhension de l'affaire, autant d'images qui enrichissent

1. R. Gary, *Le Sens de ma vie*, Paris, Gallimard, 1980, p. 54.

2. R. Gary, *L'Affaire homme*, Paris, Gallimard, 2005, p. 111.

et brouillent le sens de la cause écologique. Dans cet ensemble, on peut distinguer trois grands types d'interprétations concurrentes : une interprétation théologique, où les éléphants tiennent lieu d'un infini supérieur à l'homme, d'une transcendance divine abolie par la sécularisation des sociétés modernes ; une interprétation anthropologique, où les éléphants représentent la quête humaine de liberté, qui s'incarne tantôt dans les guerres d'indépendance des peuples colonisés, tantôt dans la défense des droits de l'homme, et tantôt dans l'avenir de l'espèce humaine ; une interprétation primitiviste enfin, où les éléphants symbolisent un rapport archaïque à la nature sauvage que les sociétés occidentales modernes ont perdu et désirent retrouver. Certes, il y a peut-être de tout cela dans la pensée écologique des *Racines du ciel*. Mais ces interprétations symboliques sont réductrices car, qu'il s'agisse de Dieu, de l'Homme ou de la Nature, les éléphants s'effacent systématiquement derrière ce qu'ils représentent, condamnés à disparaître au propre comme au figuré.

En donnant voix à cette multitude de positions et d'interprétations divergentes, Gary préfigure en tout cas les nombreux courants qui animeront,

traverseront et diviseront la pensée écologique contemporaine¹ : l'environnementalisme, qui entend protéger, préserver ou conserver une nature conçue comme vierge ou sauvage, dont l'UICN et le WWF ont été et sont encore parmi les principaux fers de lance ; l'écologie décoloniale et tiers-mondiste, qui dénonce le présupposé colonial de cette représentation de la nature, celle-ci n'ayant été possible en Amérique que parce que les colons ont d'abord « vidé » la terre de ses habitants, de même que la construction de grandes réserves naturelles en Afrique ou en Inde implique qu'on « évacue » au préalable les populations autochtones ; l'écologie profonde, qui identifie dans l'anthropocentrisme occidental la cause profonde de la crise écologique, et qui réclame une spiritualité écosophique apte à renouveler notre rapport à la nature ; l'écologie sociale, qui reproche à l'écologie profonde son déni des logiques de domination sociale à l'origine de la crise écologique, l'exploitation de la nature étant inséparable de l'exploitation de l'homme par l'homme, comme en témoigne le capitalisme

1. Cf. S. Buekens, « Écrire pour un monde écologique », *Revue des deux mondes*, mai-juin 2021, p. 59-65.

industriel qui traite la nature et les humains comme de simples moyens de production ; l'écoféminisme, qui montre que la domination de la nature et des femmes obéit à une même logique patriarcale, et qui en appelle à une perspective féministe et émancipatrice sur l'écologie ; etc.

Le plus étonnant reste peut-être que toutes ces perspectives sont déjà esquissées dans *Les Racines du ciel*, comme si le « premier roman écologique » avait pressenti l'avenir promis à l'écologie comme à ses divisions. Simplement, au « centre » du roman il y a Morel : point aveugle, présence insaisissable, à la fois partout et nulle part, comme si Gary avait voulu faire voir, non pas l'introuvable unité de l'écologie, mais son caractère protéiforme et sa puissance de dissémination.

LES RACINES DU CIEL
CHAPITRE XXVIII¹

par Romain Gary

1. Nous reprenons la version de 1980 de ce chapitre des *Racines du ciel*, *op. cit.* Ce chapitre est reproduit avec l'aimable autorisation des Éditions Gallimard.

Le roman a lieu en Afrique équatoriale française, en 1953, à une époque où les traumatismes de la Seconde Guerre mondiale se redoublent des tensions croissantes liées à la Guerre froide et à l'intensification des guerres de décolonisation. À la veille de la troisième conférence internationale pour la protection de la faune et de la flore en Afrique prévue à Bukavu, au Congo, le roman relate le combat en faveur des éléphants d'Afrique que mène Morel, un ancien résistant français rescapé d'un camp de concentration, avec une bande hétéroclite de compagnons – notamment l'Allemande exilée Minna, l'ancien soldat américain Forsythe, le naturaliste danois Peer Qvist, le photoreporter américain Abe Fields et le jeune Africain Youssef. Après avoir vainement parcouru la région pour faire signer une pétition réclamant l'interdiction de la chasse à l'éléphant, Morel entreprend des expéditions punitives illégales contre tous ceux qui capturent et tuent les éléphants, espérant ainsi mobiliser l'opinion internationale. Les autorités arrêtent ses partisans et les jugent, tandis qu'il disparaît dans la brousse. Le chapitre XXVIII, que nous reproduisons ici en intégralité, se situe pendant le procès de la bande de Morel.

Dans la même collection (*suite*)

Arne Naess, *L'Écologie profonde*, trad. H.-St. Afeissa, éd. présentée et commentée par François Yerly-Brault, 2021

Graham Turner, *Aux origines de l'effondrement*, trad., présentation et commentaire par Gabriel Salerno, 2021

Françoise d'Eaubonne, *Naissance de l'écoféminisme*, éd. présentée et commentée par Caroline Lejeune, 2021

Günther Anders, *Dix Thèses sur Tchernobyl*, trad. Ch. David, présentée et commentée par Bruno Villalba, 2022

Lewis Mumford, *Histoire naturelle de l'urbanisation*, trad. M. Paquot, éd. présentée et commentée par Thierry Paquot, 2023

François d'Assise, *Cantique de frère Soleil*, trad. S. Piron, éd. présentée et commentée par Sylvain Piron, 2023

Dominique Bourg, *Voix de la Terre*, 2024

Charles Fourier, *Détérioration matérielle de la planète*, éd. présentée et commentée par Sophie Swaton, 2024